

Manolis Anagnostakis

## Poèmes

traduit par Xavier Bordes et Démosthènes Davvetas

### ÉPITAPHE

C'est ici qu'il repose  
Le seul repos de sa vie  
Sa seule et dernière satisfaction :  
Être allongé avec ses maîtres  
Dans la même terre froide, au même endroit.

### CINQ PETITS THÈMES\*

#### I

J'ai dans ma close solitude  
Étreint ta chaude ignorance enfantine  
Dans ta présence virgine j'ai miré mon âme perdue.

Nous, avons aimé. Nous,  
Avons prié sans cesse. Nous  
Avons partagé le pain et notre peine

Moi j'étais en toi et en tous.

---

\* Ces cinq poèmes, mis en musique par Théodorakis, ont connu une très grande popularité sous forme de chansons, ainsi que le poème « Charis 1944 ».

## II

Ombres muettes à l'ancre dans l'escalier  
Yeux embués qui ont retenu des images marines  
De houle à la douce agonie sur son échine blanche

Nu j'ai roulé dans le sable mais ne me suis pas soumis  
Et je n'ai pas aimé que toi qui me gardais tant  
Comme j'aimai les bateaux naufragés aux noms tragiques  
Les phares lointains, les feux d'un improbable horizon  
Les nuits ou je cherchais seul à retrouver mon moi perdu  
Les nuits où seul je rôdais sans exister pour personne  
Les nuits où j'ai tué en moi toutes mes vieilles illusions.

## III

Chemins anciens que j'ai aimés, que j'ai haïs infiniment  
Dans l'ombre des maisons — à déambuler  
Nuits des retours inévitables et la ville morte  
Dans tous les coins je sens mon insignifiante présence

Fais que je te rencontre un jour, spectre perdu de mon désir  
Tandis qu'oublié mais indomptable, je vais tenant  
Encore une étincelle vacillante dans mes paumes moites.

(Et j'avançais au sein de la nuit sans  
Connaître personne et sans  
Que nul ne me connaisse.)

## IV

Sous mes habits ne cogne plus mon cœur d'enfant  
J'ai oublié cet amour qui n'est rien qu'amour

Jour et nuit à rôder sans te trouver jamais devant moi  
Horizon blanc de la foudre et du rêve  
J'ai senti ma poitrine qui se brisait dans ta fuite

Ame de mon amour fille des rues  
Lame de mon désir inexorable  
La seule à vaincre ma pensée.

## V

Joie. Joie, chaude bien-aimée  
Chanson intarissable aux lèvres chimériques  
Dans mes bras nus j'écrase ton idole  
Joie lointaine, et comme la mer infinie  
Loque précieuse de la quête amère  
Laisse-moi cracher le poison de ta fallacieuse existence  
Laisse-moi me bercer des visions de défunts souvenirs  
(Impitoyables vagues de ma jeunesse).

Ô mon âme éprise de l'agonie !

## POÈME QUE NOUS A LU UN SOIR LE SERGENT OTTO V...

### I

Dans deux minutes va résonner l'ordre « En avant »  
Il faut que nul ne pense à autre chose  
En avant notre drapeau et nous baïonnette au canon derrière  
Ce soir tu frapperas sans pitié et tu seras frappé  
Tu iras de l'avant en chantant des refrains de marche  
Tu iras de l'avant où se devinent des milliers de regards inquiets  
Là-bas où des milliers de mains enserrent un autre drapeau  
Prêtes à frapper et à être frappées.

Dans un moment il faudra bien qu'on nous donne le signal  
Un petit mot de rien du tout dans la nuit, qui sous peu va briller  
prodigieusement.

(Et moi qui ai une âme enfantine et lâche  
Qui ne veut rien connaître d'autre que l'amour  
Et moi je combats depuis tant d'années sans, mon Dieu, avoir compris  
pourquoi  
Et je ne vois rien devant depuis tant d'années que mon frère jumeau).

## II

Sur cette photo-ci j'étais jeune environ 22 ans ; là c'est la femme que  
j'aimais : ma femme  
Elle s'appelait Martha : elle a serré mon fils passionnément dans ses bras  
Ne m'a pas dit : « je suis contente que tu ailles te battre. »  
Elle a pleuré comme une petite fille.  
Et ici c'est l'ancienne maison avec un jardin au milieu et des fleurs...  
... Tu te souviens quand nous étions enfants nous avions un cheval de  
bois et une trompette brillante  
Chaque soir on passait la veillée dans des livres pleins de vieilles histoires  
épiques  
Notre innocent sommeil était tyrannisé par la rumeur des guerriers fameux  
Ensuite nous avons oublié tout cela dans un coin en riant de ces  
comportements puérils.  
Demain peut-être un petit trou de rien du tout me marquera au front  
Oh un trou de rien du tout qui contient toute la douleur des hommes  
Qui suis-je ? Où suis-je ? Déchirez mes habits là devant ma poitrine  
Peut-être y trouverez-vous encore mon nom gravé. Qui s'en souvient ?  
Fouillez encore mes habits... Là j'étais jeune 22 ans à peine  
Et là c'est une femme qui serre passionnément un enfant dans ses bras.

(Quand je suis parti elle pleurait vraiment comme une petite fille.)

## CHARIS 1944

Nous étions tous ensemble et déployions infatigablement nos heures  
Nous chantions tout bas pour les jours qui viendraient lestés de visions  
diaprées  
Lui chantait, nous nous taisions, sa voix réveillait de petits brasiers  
Des milliers de petits brasiers qui incendiaient notre jeunesse  
Jour et nuit il jouait à cache-cache avec la mort à tout bout de champ ou  
de ruelle  
Il aspirait en oubliant son propre corps à offrir aux autres un Printemps.

Nous étions tous ensemble mais on eût dit qu'à lui seul il était nous tous.  
Un jour quelqu'un nous a soufflé à l'oreille : « Charis est mort »  
« Il a été tué » ou quelque chose comme ça. Des mots qu'on entend  
quotidiennement.  
Personne ne l'a vu. C'était au crépuscule. Il aura serré les poings comme  
toujours  
Dans ses yeux ineffaçable était gravée la joie de notre vie nouvelle  
Ma foi tout cela était simple et le temps est peu de chose. Personne ne le  
rattrape.  
... Nous n'étions plus tous ensemble. Deux-trois s'étaient expatriés  
Au loin un autre s'en était allé avec un comportement indéfinissable et  
Charis a été tué  
Les autres étaient partis, il nous en arriva de nouveaux, les rues  
s'emplirent  
La foule a déferlé fleuve indiscipliné, à nouveau des drapeaux flottent  
Le vent fouette les bannières. Dans ce chaos ondoient des chansons.  
Si parmi ces voix qui le soir percent sans pitié les remparts  
Tu en distinguas une : c'est bien la sienne. Elle allume de petits brasiers  
Des milliers de petits brasiers qui incendient notre indomptable jeunesse  
C'est sa voix, sa voix à lui qui bruit dans la foule alentour comme un soleil  
Qui embrasse le monde comme un soleil qui taille en pièces l'amertume  
comme un soleil  
Qui nous montre comme un soleil radieux les cités dorées  
Qui s'ouvrent devant nous baignées de Vérité et d'une sereine clarté.

## LE MATIN...

Le matin  
A 5 h.  
Le sec  
Bruit métallique  
Suite à de pleins camions  
Qui font voler en éclats les vantaux du sommeil.  
Et le dernier « adieu » de la veille  
Et les derniers pas sur les dalles humides  
Et ta dernière lettre  
Dans l'enfantin cahier d'arithmétique  
Comme à la minuscule fenêtre le treillis  
Qui débite en tranches par de noires lignes verticales  
La parade du joyeux soleil matinal.

## ÉPILOGUE

Ces vers-ci pourraient bien être les derniers  
Les derniers des derniers qu'on écrirait  
Parce que les futurs poètes ont quitté cette vie  
Ceux qui auraient parlé sont tous morts jeunes  
Leurs tristes chants sont devenus oiseaux  
D'un autre ciel où brille un soleil étranger  
Devenus des fleuves sauvages et qui courent à la mer  
Et leurs eaux ne peuvent plus s'en distinguer  
Dans leurs tristes chants il a poussé un lotus  
Que nous naissions dans son suc nous les plus jeunes.

## ICI...

Ici  
Au-dessous de mon cœur  
Se sont fichées les balles de l'aube  
Elles s'enfoncent toujours plus profond  
Maintenant  
(Maintenant, tout doux-tout doux, que vient le jour  
Et qu'on va entendre les entendre siffler sous peu)  
Venez  
Viens toi Georges, viens Michel, viens Raoul,  
Ramassez-les une à une  
Elles sont à vous  
Aujourd'hui à l'aube  
De cinq heures  
Avant l'éclat du soleil  
Avant, bien avant les camions  
Je les ai ramassées pour vous  
Et maintenant  
Toi — extirpe-les de ma poitrine  
Comme un joyeux rêve d'aube  
Comme un jeu mené a bonne fin  
Avant qu'en sachent rien les autres  
Leurs soupçons retenus au piège du sommeil  
Avant qu'en sachent rien les autres  
Avant qu'ils sachent que — moi —  
Il est écrit qu'à jamais je vivrai.

## LES ÉCHECS

Viens on va jouer.  
Je te ferai cadeau de ma reine  
(Elle a été pour moi une fois la bien-aimée  
Aujourd'hui je n'ai plus de bien-aimée)  
Je te ferai cadeau de mes tours  
(Aujourd'hui je ne tiraille plus sur mes amis  
Ils sont morts un bon bout de temps avant moi)  
Et ce roi n'a jamais été le mien  
Et après tous ces pions-soldats qu'en ferais-je ?  
(Ils vont de l'avant, aveugles, sans le moindre rêve)  
Tout, même mes chevaux, je te donnerai tout  
La seule pièce que je veux garder est mon fou  
Qui ne sait aller que dans une seule couleur  
Traversant d'un bord à l'autre  
En se jouant de toutes tes défenses  
Rentrant dans tes lignes à l'improviste  
En jetant le désarroi dans tes légions compactes.

Et il n'est pas de fin à cette partie-là.

## QUAND CERTAINS SOIRS

Quand certains soirs  
Tu transperces ma poitrine d'un couteau  
Et fouilles pour trouver  
Ici une promenade le long de la mer  
Là un café que nous avons baptisé la « Rencontre »  
Là-bas un crépuscule ou un livre dissimulé —  
Mais non, moi je ne l'aimais pas.  
Demain, tu le sais bien, nous ne serons plus n o u s  
Et après s'éteindra jusqu'à notre souvenir  
Et une femme va vieillir par l'effet des années  
Avec un fardeau de vie accablant infini  
Une femme peut-être occupée à pleurer dans un coin  
A se transpercer la poitrine d'un couteau  
A y fouiller pour retrouver une promenade le long de la mer  
Un livre dissimulé ou un crépuscule.

(Et cela ne concernera ni toi, ni moi.)